Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 32

Artikel: Iena dau corbeillard
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211441

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

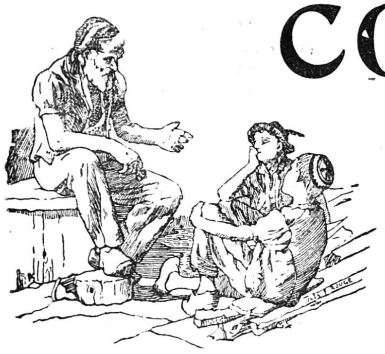
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

53me ANNÉE — N° 32. Samedi 7 août 1915.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 *a.*

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 7 août 1915 : Au front sud. — Le chant des moissonneurs (J.-J. Porchat). — Iena dau corbeillard (Marc à Louis). — Pour nos soldats. — Les braves Landwehriens (Fauchelevent). — Pour faire tout ce qu'on veut. — « Ie t'amo mon paï ! ». — Les ânes d'Ouchy (Benjamin Dumur) (*A suivre*).

AU FRONT SUD

Des bords de la Moësa, 3 août 1915.

Mon cher *Conteur*,

Nous campons depuis six semaines en une région où, à part de rares alpinistes, aucun Vaudois n'avait jusqu'ici montré le bout de son nez. La frontière que nous gardons est à plus de 2000 mètres au-dessus de la mer. C'est, couronnant de roides pentes de gazon, une sinueuse arête de rochers d'où le regard plonge dans des vallées qui descendent d'un côté vers le lac Majeur, de l'autre côté vers le lac de Côme. Au delà de ces vallées, l'horizon est fermé au couchant par le massif du Mont-Rose, au levant par les Alpes bergamasques et tyroliennes, au pied desquelles s'étend la Valteline, que nous apercevons dans toute sa longueur. « Hé! bon Dieu, que le monde est grand ! » nous sommes-nous dit souvent, comme dans la chanson du duc de Savoie partant pour la guerre.

Mais nos devoirs ne nous permettent pas de demeurer longtemps dans la contemplation de ces paysages colorés, si nouveaux pour nos troupes. Nous n'avons pas les loisirs dont jouissent, à quelques mètres de nos positions, les alpins du roi Victor-Emmanuel. Ces braves troupiers passent toutes leurs journées à jouer aux boules, à manger, boire et dormir. Il est vrai que leur paradis se changera en enfer, dès qu'ils seront appelés à renforcer ou à remplacer leurs camarades qui font le coup de feu contre les armées de François-Joseph. En attendant, ce sont les plus aimables voisins du monde, et, quand la consigne ne nous le défend pas, nous fraternisons avec eux, comme le font, au nord et à l'est, tous les soldats suisses avec les Français, les Allemands ou les Autrichiens. Nous leur offrons de quoi fumer, et eux nous donnent de leur vin rouge ou de leur polenta. Sur une alpe voisine de la nôtre fut apprêtée une soupe au lait, à laquelle firent honneur des hommes des deux armées, et dont le liquide avait été fourni par les Italiens et le pain par les nôtres. N'est-ce pas charmant, cette garde réciproque de la frontière dans un si bon esprit de camaraderie ?

Rares sont d'ailleurs ces agréables moments, car nos chefs nous font exercer comme si nous étions encore des recrues; et Dieu sait si le terrain où nous manœuvrons diffère de ces bonnes Plaines du Loup, que beaucoup trouvaient autrefois si ennuyeuses! Nous perchons à des hauteurs où non seulement ne se trouve aucune habitation, mais où manquent encore et le bois et l'eau. Tout ce dont nous avons besoin, ce sont nos épaules qui le charrient : le sentier muletier s'arrête à deux heures de marche au-dessous de nous.

Comme abri, on nous a donné d'abord une construction édifiée à notre intention, puis on nous fit passer nos nuits sous la tente. En guise de matelas, nous avions du *dais*, dans notre chalet de guerre, c'est-à-dire des rameaux de mélèze que nous empruntions à la forêt la plus proche ; sous la tente, c'est la terre nue. Les bourrasques ont démoli plus d'une fois nos dortoirs de toile ; elles sont particulièrement violentes ici ; mais on se fait à tout, et comme nécessité est mère d'industrie, la plupart d'entre nous ont fini par trouver des combinaisons qui permettent de lutter victorieusement contre les assauts du vent.

Pour varier les plaisirs, on nous fait faire de brefs séjours au fond de la vallée, dont le niveau est au-dessous de celui du Léman. Ah! mes amis, quelle *raveur* dans ces parages, et que de moustiques! Seuls les ressortissants de la plaine du Rhône, habitués aux *lovats*, se sentent là comme des poissons dans l'eau. Les autres, sans les ondes cristallines de la Moësa, où journellement nous plongeons nos charmes, regretteraient fort l'air vif de la montagne.

Cependant, les menus inconvénients de la vie des camps et les rigueurs du service ne résistent pas au fonds de bonne humeur dont est heureusement doté tout bon soldat vaudois. Et puis, en cette contrée où tout est si neuf pour nous, l'œil a mille sujets de distraction. Rien ne rappelle ici les Alpes vaudoises, fribourgeoises, ou valaisannes. Ce sont d'étroits ravins, profondément encaissés et dont les flancs abrupts sont presque totalement dépourvus de pâturages. En fait de chalets, on ne rencontre que des huttes de pierres où logent les chevriers. Mais de belles forêts de châtaigniers recouvrent le bas des pentes et, le long du torrent, s'espacent de pittoresques bourgades avec des ruines de tours et de châteaux, et passablement de maisons qui paraissent abandonnées ; peut-être appartiennent-elles à des émigrants, car la population masculine s'expatrie en masse ; elle fournit des vitriers, des ramoneurs et des peintres en bâtiments à toutes les grandes cités.

Autour des villages croissent le maïs, la vigne, les mûriers, les figuiers, voire les citronniers. Nos vignerons de Lavaux ouvrent de gros yeux en voyant la vigne cultivée uniformément en tonnelles dont les supports sont des lamelles de gneiss, tonnelles si étendues qu'en certaines régions les chattes et les matous peuvent se faire la cour sur une distance de deux lieues sans mettre les pattes à terre. Le crû de ces berceaux, le *vino nostrano*, est un gros vin rouge à 80 centimes le litre, souvent moins, et qui, pris avec le *salame*, avec la salade aux haricots et aux tomates, avec certaines sortes de fromages, comme le *gorgonzola* ou persillé, se laisse boire tout de même.

La population ne semble pas compter énormément de Crésus ; mais elle n'en est que plus accueillante. Beaucoup d'habitants, revenus de Paris, de Londres ou des Etats-Unis, parlent le français et l'anglais. Mais leur dialecte lombard est très compréhensible pour ceux d'entre nous qui savent quelque patois romand, et nous nous entendons à merveille.

Si les bruits qui courent se confirment, nous demeurerons au milieu de ces bonnes gens jusqu'au commencement de septembre. Aucun de nous, je crois, ne regrettera ce séjour. Nous avons appris à connaître et à apprécier d'excellents confédérés, et, de même qu'en revenant de l'Emmenthal ou de l'Ajoie, nous rapporterons, avec une masse de souvenirs, le sentiment que ce n'est pas seulement sur les bords du Léman qu'on est en droit de s'écrier : « Il n'y en a point comme nous ! »

Ton vieil ami,
X. Y. Z.

LE CHANT DES MOISSONNEURS

Debout, debout pour les moissons,
Jeunes filles, jeunes garçons!
De l'alouette au gai ramage
Entendez-vous le chant d'amour ?
Nous troublerons son doux ménage ;
Pour ses petits, quel mauvais jour!

L'aube sourit dans le lointain :
Quel beau pays! quel beau matin!
Le batelier fuit le rivage,
Et le berger sort du bercail,
Le vieux clocher, pour le village
A sonné l'heure du travail,

Eh ! ce travail c'est le bonheur :
C'était l'espoir du moissonneur.
Sous le marteau la faux résonne;
La troupe aux champs a pris l'essor,
Et sous ses mains, riche couronne!
Je vois tomber les épis d'or.

Pour assembler leurs flots épars,
Venez, venez, femmes, vieillards;
A nous, amis, des gerbes mûres;
A nous de serrer les liens :
Ouvrez vos flancs, larges voitures ;
Suffirez-vous à tant de biens?

C'est le ciel qui les a donnés.
Enfants, de bluets couronnés,
Assis sur la paille dorée,
Chantez-lui vos douces chansons ;
Aû village faites entrée :
Hommage au Père des moissons!

J.-J. Porchat.

IENA DAU CORBEILLARD

La coumouna de Couracrau n'avâi jamé z'u de corbeillard po menâ sè mort âo cemetîro. L'ètâi la moûda de lè portâ et lè dzein de Couracrau ne pouâvant pas tsantâ :

Après ma mort on me mène en voiture,
De mon vivant je n'ai pas eu le temps.

L'ètant ti conteint de clli système, principalalameint clliau qu'on portâve, que n'avant jamé remaufâ. L'ètâi galé de vère clliau z'einterrâ : lè six porteu dèvant, bin âo pas, lo pllioriau dè coûte po lau dere quand faillâi s'arretâ; et pu

tsau dou, lè proutso pareint, lè vesin et lè z'autro dzein de la coumouna, tant qu'âo menistre que clliousâi la pararda avoué lo régent. On s'arretâve trâi coup po montâ vè lo motî : âo bas, âo mâitet, âo coutset po fini, dèvant d'arrevâ âo cemetîro; ti lè coup, lè dzein trèzant lau tsapî : on du[1] hiaut et nâ avoué lo crèpe tot aleinto. Aprî cein, on allâve bâire on verro. Vo dio que l'ètâi dâi z'einterrâ que l'avant de l'eintrain et qu'on avâi dao plliézi de lâi allâ. Assebin lè pareint l'ètant fiè quemet on pu[2] de motî quand lè dzein pouâvant dere :

— On tau, l'a z'âo z'u on rîdo bi einterrâ.

Mâ pè Couracrau, quemet pertot, l'è vegnâi cein qu'on appele lo *progrès* et on iadzo, âo Conset communat, on conseiller, lo gros pècllio de Tiudu, l'a demandâ d'aboli lè brancard et de menâ lè mort dein on corbeillard.

Vo z'arâi faliu oûre lè bramâïe que lâi a zu âo Conset, quand lè dzein l'ant cein oïu. Menâ lè mort? Jamé de la via! On dusse ître portâ pè dâi dzein et na pa menâ pè dâi bîte! On porrâ pas s'arretâ trâi coup! Lè tsevau allâvant trau rîdo et on dera qu'on è pressâ d'allâ reduire sè mort! D'ailleu cein ne s'ètâi jamé vu pè Couracrau! Et pu çosse et pu cein : que Tiudu, que n'ètâi dau conset que du lé derrâire vôte et que n'ètâi pas pî bordzâi de la coumouna de Couracrau, ètâi bin n'hardi de fére 'na proposechon dinse! Que l'aulle coumandâ dein sa coumouna clli gros pècllio de Tiudu, avoué sè quatro cotson, sè dautrâi meinton, sè djoûte que l'avant dâi regot de penna, son veintro quemet 'na fusta et sè cousse quemet dâi gros belion! Sè sant ti met à bramâ qu'on arâi djurâ qu'on lau dèmandâve de baissî lo prix dau laci. Assebin, faut pas ître mau l'ébahia se lo gros Tiudu l'a min zu de voix que la sinna et qu'ein a oïu son compto.

Quand l'eurant botsî clli commerce et qu'aprî bèvessant on verro, lo petit merdâo de Sami fâ dinse à sé camerardo :

— Sède-vo porquie cllia serpeint de Tiudu voliâve on corbeillard?

— Na.

— L'è que l'a pouâire que por li lè porteu ne pouaissant pas lo soléva et que faille fére dou voyâdzo!

MARC A LOUIS.

[1] Tube.
[2] Coq.

Pour nos soldats.

On nous demande l'insertion de l'appel que voici. Nous abrégeons :

Un an s'est écoulé depuis que le décret de mobilisation appelait nos soldats à la frontière. De même que la sécurité du pays dépend de la protection de l'armée, la force et la solidité de l'armée dépendent de l'appui du peuple tout entier.

Quel bienfait pour les soldats dont aucun parent ou ami ne s'occupe, de trouver à l'étape, tout comme les camarades, après les fatigues de la marche, un bon envoi de linge propre. Et pour tous, quel plaisir d'avoir un local bien aménagé où faire sa correspondance ou ses paquets ; où trouver boisson et nourriture à prix modique dans un « Foyer » ou une « Maison du Soldat », et d'y trouver aussi de la lecture instructive ou récréative.

Plusieurs sociétés dévouées au bien public travaillent, depuis des mois, d'accord avec l'autorité militaire, pour le plus grand bien de la troupe.

La Lessive de guerre (Berne et Lausanne) lave et répare le linge de corps des soldats qui ne peuvent charger leur famille de ce soin. Dans la mesure du possible, on remplace, gratuitement, le linge usé.

Les Commissions militaires des Unions chrétiennes de Jeunes gens de la Suisse allemande et romande et des sociétés de la Croix-Bleue, créent des « Salles de correspondance et de lecture » pourvues de papier à lettres et de matériel d'emballage. La « Commission militaire romande » a fondé, en outre, des cafés de tempérance et gère les « Maisons du Soldat ».

L'Association « Soldatenwohl » a fondé et gère les « Foyers du Soldat » au nombre de 100, comportant un débit de boissons non-alcooliques et de nourriture.

La « Bibliothèque du Soldat », sous la direction de l'Etat-major, s'est constituée grâce aux dons généreux d'éditeurs et de libraires suisses.

Toutes ces entreprises reposent sur le concours généreux de la population. Prière donc à tous les amis de ces œuvres de les aider dans leur travail patriotique, en assurant leurs ressources financières. Outre les dons en argent, la Bibliothèque reçoit les envois de livres.

LES BRAVES LANDWEHRIENS

AYANT passé en Landwehr le 30 avril 1915, Pierre Lecourcet fit son premier cours actif au printemps de cette année dans cette vénérable compagnie. Il s'aperçut aussitôt que la discipline militaire était bien différente de celle de l'élite. Ce n'était plus le drill, le fameux drill qui veut qu'on prenne la position, qu'on claque les talons et qu'on s'annonce à tout officier lorsqu'on est en corvée. Non, mais plutôt une discipline comme qui dirait à la bonne franquette, et presque à la papa.

Les officiers ne jouent plus à l'ogre, mais se déclarent au contraire les amis et les collaborateurs du soldat. En un mot, l'armée apparaît véritablement démocratique.

Pierre Lecourcet, dès les premiers jours, ne put faire autrement que de remarquer et d'admirer l'attitude simple et bon enfant du lieutenant. Certes, il n'avait pas l'air bien dégourdi et il ne semblait pas avoir inventé la poudre, cependant son commandement, entrecoupé de réflexions naïves, ne manquait pas de plaire à Lecourcet.

« Ça manque de charme! » avait-il coutume de dire, lorsqu'un soldat ou toute la section avait fait quelque erreur dans le maniement d'armes ou quelque autre exercice. Et lorsque nous nous étions rendus coupables d'un manquement plus grave, faisant allusion aux admonestations que nous risquions de nous attirer de la part de nos supérieurs, il nous disait :

— Vous allez vous faire dire des sottises!

Au bout de quelques jours, il fut surnommé : « Scandaleux! » car pour une bagatelle ou pour toute faute commise par un des soldats de sa section, il avait coutume de lancer cette apostrophe, dont l'exagération même annihilait complètement la portée! Non, vraiment, soit au point de vue stratégique, soit au point de vue pédagogique, le lieutenant n'était pas un aigle, et cependant il était « gobé » de sa section, et Lecourcet le préférait mille fois à ceux qu'il avait eu précédemment dans l'élite.

Lecourcet vit tout de suite qu'il pourrait faire bon ménage avec les landwehriens, officiers et soldats. Il trouvait enfin cet esprit d'entente et cette vraie camaraderie qui seule fait accepter joyeusement les fatigues et les devoirs du service militaire. La note comique, en Landwehr, ne manque pas non plus, mais elle n'est pas agressive, et l'on n'assiste jamais à des scènes pénibles comme c'est trop souvent le cas dans l'élite.

— Ça vient de l'âge! fit observer un jour à Lecourcet un soldat à qui il avait confié ses impressions.

— Alors, répondit Lecourcet, les Landwehriens sont comme le vin : ils deviennent meilleurs à mesure qu'ils vieillissent.

Et c'est par des propos de cet ordre qu'une solide amitié se nouait peu à peu entre Lecourcet — un intellectuel passablement brouillé avec le service militaire, mais réconcilié presque avec lui par les découvertes qu'il faisait maintenant — et de braves ouvriers ou paysans qui, hier encore, étaient pour lui des inconnus.

Un jour, Lecourcet eut l'occasion d'apprécier le réel tact pédagogique dont font preuve les officiers. C'était au bord d'une prairie. La compagnie s'était arrêtée et l'on allait procéder à la cérémonie du serment de fidélité au drapeau, cérémonie organisée à l'intention de trois ou quatre soldats qui n'avaient pu remplir précédemment cette formalité. L'allocution fut brève, sans pédanterie, simple, sortie du cœur, et Lecourcet en retint surtout cette parole qui lui fit une excellente impression : « Vous êtes des soldats-citoyens... »

— Oui, se dit Lecourcet, nous sommes des soldats-citoyens en Suisse, mais voilà, hélas! ce que quelques officiers parfois ne semblent pas disposés à comprendre.

Lecourcet eut tôt fait de dévisager les quelque cinquante soldats qui constituaient sa section, cependant il lui fallut plusieurs jours, et même plusieurs semaines pour arriver à les connaître tous.

Il fut tout heureux de retrouver là trois ou quatre camarades qui avaient été avec lui dans l'élite, et sa joie d'intellectuel fut grande lorsque, le jour de la mobilisation, il entendit un des soldats saluer la venue d'un caporal par ces mots si expressifs, bien qu'en l'occurrence visiblement exempts de toute méchanceté :

— Voilà ce grand bœuf de B...!

C'était une manière de témoigner son amitié, et Lecourcet put remarquer que jamais, pendant toute la période de service qu'il fit — soit environ un mois — il ne put discerner la moindre méchanceté dans les propos ou les actions des soldats.

L'un d'entre eux, le plus comique de tous, était sans contredit celui qu'on surnommait « la grande robe », un vieux de la vieille, laitier de son métier, et qu'on avait baptisé ainsi à cause de l'aspect drôlatique qu'il avait dans son immense capote, trop grande pour lui! Même dans les moments de grande fatigue, ou sous la pluie des lazzis qu'il savait inoffensifs, toujours « la grande robe » avait le sourire.

Une des scènes les plus désopilantes auxquelles il fut donné à Lecourcet d'assister, fut celle qui se passa à S..., petit village du Valais, où le bataillon était cantonné.

La section de Lecourcet était à la garde. Le commandant de la garde, un sergent, s'était absenté et avait nommé un remplaçant en la personne d'un caporal, un très brave garçon, très consciencieux, mais pas malin pour deux sous.

Sur le coup de midi (ce n'est généralement pas à ces heures que se font les alarmes) survient le commandant de la garnison des forts, colonel à fortes moustaches, pas du tout méchant, mais redouté tout de même des simples miliciens.

— Aux armes, la garde! crie la sentinelle.

Et c'est soudain un remue-ménage dans le corps-de-garde, un sauve-qui-peut comme rarement Lecourcet eut l'occasion d'en voir en pareille occasion. En un clin-d'œil, chacun fut sur son fusil et, deux minutes plus tard, toute la garde, baïonnette au canon, était alignée devant le local, prête à être présentée.

Le colonel examinait les hommes, se demandant, tout en caressant ses moustaches, comment le sous-officier allait s'acquitter de ses fonctions.

Le protocole voulait qu'on mît les soldats au garde-à-vous fixe et qu'on présentât le peloton en annonçant l'effectif.

Au lieu de cela, notre caporal se trouble, perd la tête, et répète sans cesse sous les regards flamboyants du colonel :

— Rectifiez la position! Enlevez les brins de paille!

Et nous voilà, rectifiant la position, et nous époussetant mutuellement, tandis que le colonel, pressé de mettre un terme à cette scène tragi-comique, rassurait péniblement le caporal encore tout effarouché et lui enseignait — tout en le gourmandant avec bonté — l'exacte façon de présenter la garde à un supérieur.

Longtemps, Lecourcet se rappela cette petite cérémonie, si amusante à ses yeux et qui lui révéla, à côté de l'incompétence manifeste d'un